

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ET QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE PAGE DU JOURNAL.

Carnet Mon'ain.

BALS A L'PERA.

- 1er Nbr 10 City Opéra. 2e Nbr 14 Falaubiens. 3e Nbr 17 Mitras. 4e Nbr 20 Elves d'Oberon. 5e Nbr 25 Aventuriers. 6e Nbr 27 Chevaliers de Momus. Mars 3 Equipe de Protée. 4e Nbr 4 Equipe de Comus.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Time (7h du matin, Midi, 3 P.M., 6 P.M.) and Temperature (9, 18, 15, 15). Includes text: Du 25 janvier 1907. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.O., Lne.

SOMMAIRE.

- 3me PAGE. Feuilleton. 4me PAGE. L'Actualité, les Théâtres, Feuilleton. 5me PAGE. Faits Divers. 6me PAGE. Le Drapeau du Petit Johann. Le Jour de l'An du Père Chou eroute. Le prix de Gymnastique. Plus de Moustaches. 8me PAGE. Le devoir du citoyen. Mondanités. Chiffons. Poésie.

LE MAROC.

M. Jaurès, leader du parti socialiste à la Chambre des Députés de Paris, a interpellé avant-hier le gouvernement au sujet du Maroc, et par l'intervention de M. Delcassé, le ministre des affaires étrangères qui s'est retiré au moment où a été écarté la crise à laquelle a mis fin la convention d'Algérie, le débat a pris une ampleur qui en rehausse considérablement l'intérêt. Il est probable d'ailleurs que M. Jaurès n'avait pris la décision d'interpeller le gouvernement sur des affaires tout les détails sont journellement portés à la connaissance de tous que pour don-

ner à son collègue l'occasion de rompre un silence de plus de deux ans et de défendre la politique qu'il a suivie pendant son long exercice du pouvoir et qui n'a du reste pas été abandonnée que lorsque, dans certaines circonstances, il crut devoir s'effacer. La politique marocaine du gouvernement français ne peut être qu'approuvée. Mlle a su jusqu'ici affirmer sa continuité et ne sacrifier aucune de ses intérêts essentiels qu'elle ait la charge de défendre, comme l'a dit un homme d'état éminent, et si l'on fait abstraction des incidents de toute sorte qui l'ont entravée et qu'on la juge à ses résultats, on constate que la France, d'accord avec l'Espagne, a manifesté par des actes le privilège spécial d'exécution accordé par la conférence d'Algérie au gouvernement de Paris et de Madrid.

Cette opinion étant évidemment jugée juste en France comme à l'étranger, une interpellation n'était pas nécessaire; mais certains hommes d'Etat français ont sans doute jugé que le moment était venu de parler plus hautement qu'ils n'avaient pu le faire jusqu'ici, et qu'un débat sur le Maroc dans lequel interviendrait l'ancien ministre des affaires étrangères en fournirait l'occasion. Après que M. Jaurès eût exposé son interpellation M. Delcassé a pris la parole, et il a non seulement défendu la politique marocaine qu'il a inaugurée et que l'acte d'Algérie n'a que superficiellement altérée, mais sa politique générale d'entente amicale avec des puissances étrangères.

La situation prédominante de la France dans le nord de l'Afrique constitue le principe de la politique marocaine, et il lui faut, conséquemment, empêcher qu'aucune autre puissance n'obtienne à Fez une influence qui deviendrait une menace pour l'Algérie. Ce principe, le cabinet actuel y adhère tout autant que M. Delcassé, et il n'est peut-être pas sans utilité qu'un débat l'ait démontré.

M. Delcassé, qui s'était patriotiquement effacé en une heure qui paraissait critique, a pris à partie le gouvernement allemand et n'a pas hésité à qualifier de bluff la dispute soulevée à propos du Maroc. Son but, a dit l'ancien ministre, était de briser le cercle des alliances et des amitiés de la France, mais il a échoué. Et en fortifiant sa position internationale, la France a sauvé deux fois la paix du monde. Et aujourd'hui, a-t-il dit en concluant, la chaîne d'alliances et d'ententes forgées après des peines infinies, garantit sa sécurité pour l'avenir. La politique de la France à l'égard du Maroc n'a pas changé, et cette politique sera suivie sans oratoire et avec une absolue confiance.

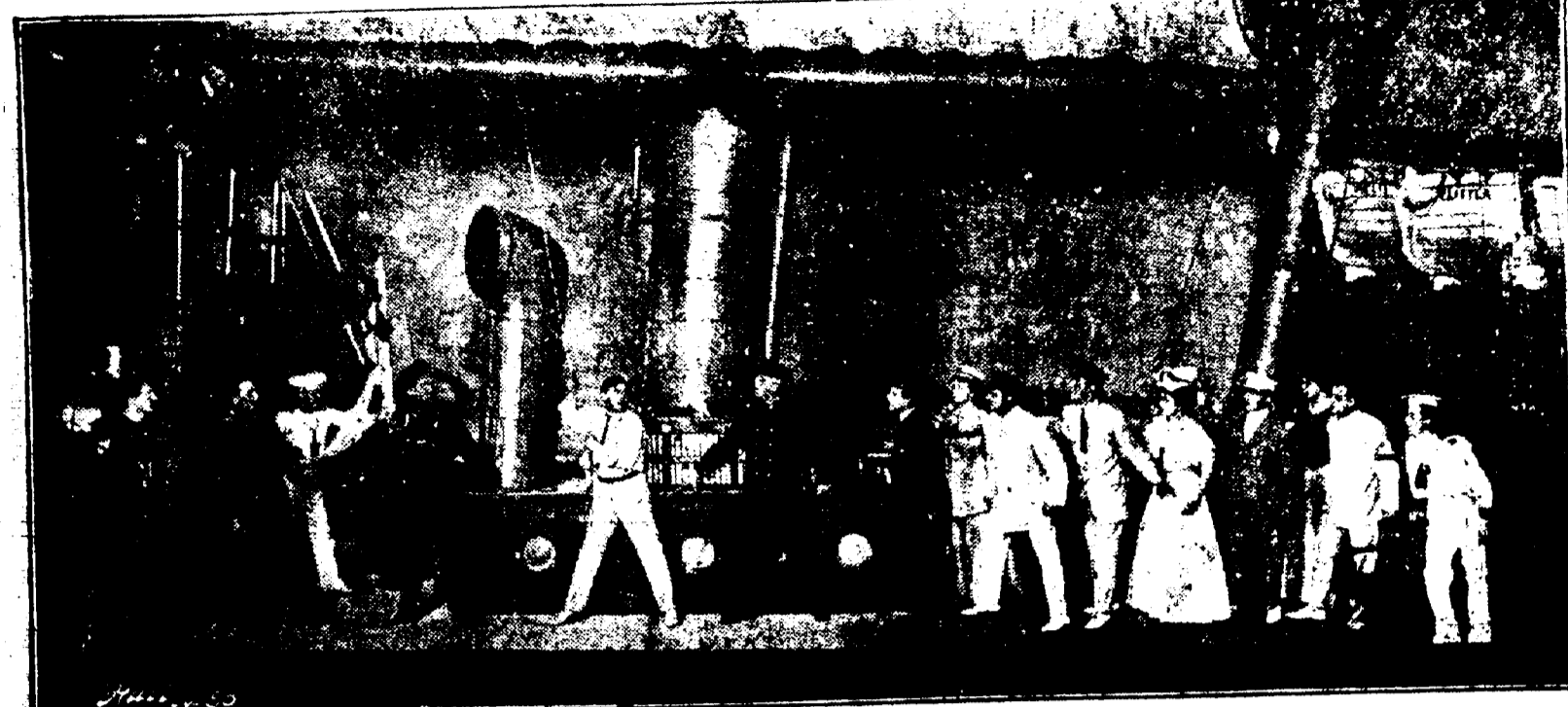
Une petite révolution

C'est une petite révolution qui va s'accomplir dans les théâtres de Londres: on y fumera désormais! Ainsi en a décidé le Conseil de Comté, sur la demande de quelques directeurs qui se plaignaient que les music-halls — où l'on fume — leur fissent une trop rude concurrence. Les Londoniennes penseront que leurs maîtres en usent bien librement avec elles, et voilà de quoi encourager les suffragettes à la bataille! Le sexe fort lui-même a imposé déjà le supplice du tabac au café-concert, au tea-room, au restaurant — tout comme en France où quelques directeurs de

"bouillons" ont été seuls à oser refuser aux hommes le droit d'empester de fumée leurs voisins — et voilà le théâtre envahi. Lamentable abus! Condamner les femmes à supporter nos cigares en même temps que nous les obligeons à ôter, pour nous être agréables, leurs chapeaux, c'est trop... et il est des modes à ne pas suivre, vinissent-elles de Londres....

Ce qu'ils boivent.

La "Revue" a désiré connaître ce que boivent les ilustres et leur opinion sur l'alcool considéré comme stimulant du génie. M. Berthelot, interrogé le premier, avait répondu: "Ma boisson est l'eau rouge; trois parties d'eau pour une de vin; j'y ajoute, au dîner, un petit verre de Bordeaux vieux; je ne bois pas un petit verre de liqueur par mois; ni thé, ni café, ni tabac à dose appréciable." M. Saint-Saëns boit en mangeant et boit quand il a soif; surtout de l'eau minérale, du vin sans excès, peu de bière, parce qu'elle est rarement bonne. Une fois irrité lui fait craindre l'alcool. S'il connaît une eau de source bien pure, il la préférerait à tout. M. Bonnat boit "comme tout le monde", sauf la bière qu'il déteste; il boit du vin pur, plus rarement de l'eau rouge, un demi verre de cognac après chaque repas, jamais d'excitant. Gerôme était sobre parce que les alcooliques n'ont aucune probité d'art. M. Hébert n'est mis à l'eau entraîné par Zola. M. Camille Flammarion, au contraire, ne goûte jamais de ce fade liquide, et le réserve pour l'usage externe; son grand-père, vigneron et gros buveur de vin, vécut octogénaire, et mourut une année que la récolte était mauvaise; pour lui, quand il a pris du vin, il n'en voit que plus d'été. M. Rodin trouve le vin excellent et croit qu'on en boirait davantage s'il était moins falsifié.



SCENE ACTUELLE DE YACHT DE "BREWSTER'S MILLIONS" AU TULANE

M. Jules Lemaitre a cessé d'en prendre; il ne boit plus que de l'eau, et un peu de champagne quand il dîne en ville. M. Charles Lecocq se refuse les apéritifs qui lui coupent l'appétit; il prend ses repas de la bière et des vins mousseux; mais il n'a été complètement gris que deux fois dans sa vie, bien que, la seconde fois, une belle dame lui ait dit: "Tu devrais te griser souvent; tu es beaucoup plus gentil!" L'alcôve empêche M. B. d'urget de travailler. M. Carolus Duran pense que "l'algèbre n'a pas besoin de stimulant" et il boit de l'eau.

Un monsieur très riche se rend chez un marbrier pour commander son propre monument funéraire. — Je veux, dit-il, quelque chose de beau et de soigné.... Pouvez-vous vous en charger? — Certainement, monsieur, surtout si vous n'êtes pas trop pressé.

THEATRES.

OPERA.

Un public élégant a assisté hier soir au Théâtre de l'Opéra à une représentation de "Rigoletto", avec Mme Padovani dans le rôle de Gilda et M. Parci dans celui du duc. Tous les interprètes ont montré beaucoup d'entrain et ont certainement fait plaisir à leurs auditeurs. L'orchestre et les chœurs ont été également très appréciés. La troupe Milano donne aujourd'hui deux opéras qui devront faire salle comble, car ils sont particulièrement goûtés de notre public: en matinée "La Favorite" et le soir "Faust". Le programme de la semaine prochaine est aussi très corré. Il comprend "Lucie de Lammermoor" avec Mme Padovani, mardi; "Fedora", première, mercredi; "Faust", jeudi; et "Le Barbier de Séville" samedi.

TULANE.

Etre pauvre et se trouver soudainement en possession d'un million de dollars n'a rien de désagréable, et bien des gens s'en déclareraient satisfaits, mais découvrir le jour où l'on touche ce million soit dépensé en un an pour en obtenir sept autres est encore plus réjouissant. C'est la base de l'intrigue d'une ravissante comédie que Winchell Smith et Byron Ongley ont tirée d'un roman de George Barr McCutcheon et que donne le Tulane à partir de ce soir, "Brewster's Millions". Mais le héros de la pièce a une peine infinie pour dépenser son million. Il réussit dans toutes ses entreprises. Il joue aux courses et il gagne. L'essai de la roulette et le fait sauter la banque. Finalement, il se ruine et hérite. Une troupe de premier ordre joue cette amusante comédie.

ORPHEUM.

C'est devant des salles foulées qu'auraont lieu aujourd'hui les deux dernières exécutions de l'excellent programme que l'Orpheum offre depuis lundi dernier. Demain soir paraîtront de nouveaux artistes, dans un programme également intéressant et amusant. En tête se trouve Fred Walton, un pantomime d'un comique étourdissant que notre public a déjà applaudi. Viennent ensuite la troupe Picchini composée

d'acrobates italiens de première force, les deux Baggeons, à la fois comédiens et jongleurs, Eleanor Falke, aussi habile comédienne qu'exquise chanteuse. Press Elbridge, un ministre d'âme et M. et Mme Clarke, des virtuoses du banjo, les frères Kronemann, des comédiens comiques. Une nouvelle série de vous est préparée pour le K-nodrome.

CRESCENT.

Les habitués du Crescent en tendront cette semaine, à partir de ce soir, Al H. Wilson dans une de ses meilleures comédies musicales, "Metz in the Alps". M. Wilson est non seulement un comédien d'infiniment de mérite mais aussi un chanteur remarquable, et dans cette pièce plus que dans aucune autre il peut déployer tous ses talents. Ses jolies romances "Fair-est Flower of All", "Wilson's Lullaby", "Song of Old Fatherland", "The Sautzlebank" et d'autres, qu'il chante avec beaucoup d'art et de sentiment obtiendront un grand succès. Il est accompagné d'une troupe très bien composée, de sorte que l'exécution sera impeccable. En outre, la pièce est luxueusement montée.

JARDIN D'HIVER.

Le succès de la Winter Garden Opera Company dans "Boccaccio" a été si complet et si franc que celui qui remportera dans "Maritana", l'opéra comique qui tiendra l'affiche à partir de ce soir, n'est pas douteux. Cette œuvre est remarquable, non seulement par sa musique exceptionnellement mélodieuse, mais aussi par son intrigue, qui est extrêmement intéressante. C'est la première fois qu'elle est jouée à prix populaires par une troupe de la valeur de celle que le public applaudit depuis le commencement de la saison, et l'on peut dire que la vogue du Jardin d'Hiver va être grande cette semaine. Le directeur du théâtre de la rue Baronne, M. Morga-Dowling, annonce pour aujourd'hui le début de Joseph W. Smith, un ténor qui arrive d'Angleterre après une tournée de deux ans comme chef d'emploi dans la Royal Opera Company. M. Dowling ne néglige rien pour augmenter l'attrait de son théâtre et satisfaire pleinement son public, et nul doute que une réussite complète ne vienne couronner ses efforts. Le café installé dans la galerie n'existe plus; il n'y est plus per-

mis de l'unner, comme autrefois et des liques n'y sont plus se v. M. Dowling veut continuer à offrir au public les meilleurs opéras comiques du répertoire, et faire de son théâtre un des premiers de notre ville.

Grand jury fédéral.

Le grand jury fédéral s'est réuni hier, dès dix heures du matin, en une heure plus tôt que d'ordinaire, et on suppose qu'il a ouvert une nouvelle enquête. Plusieurs hauts fonctionnaires de chemins de fer avaient été cités, ce qui porte à croire que le grand jury a décidé de s'occuper du service des cars à marchandises et de l'emballage dont il a été question récemment.

Edition Hebdomadaire de "L'Abéille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles, littéraires, politiques et autres, qui ont paru pendant la semaine, dans "L'Abéille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent accéder au journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis au courant des affaires de la Louisiane. Nous la vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.



ELEANOR FALKE. A l'Orpheum d'aujourd'hui.

ne répondit à cet appel.... Un jour, Christian lui dit: — Je veux que vous sachiez que je suis votre ami et que vous pouvez avoir une confiance absolue dans mon dévouement.... Je connais le secret qui a mis le deuil en ce château.... Mon père est mort, le caducéon oblit.... Ce secret restera en moi tant que vous ne m'aurez pas délié de mon serment, de mon devoir de médecin.... Tâchez de bien venir le sens de mes paroles.... Je n'ignore pas quelle est votre fille et quels dangers la menacent.... Vous voyez donc que je suis un ami.... A nous deux nous pourrions peut-être lutter contre les dangers que je vous signale.... Seul, vous ne pouvez rien.... Et moi, seul, je suis impuissant.... Irrésole.... Même silence et même immobilité. Pas même un regard de supplication envers le noble jeune homme. Pas même un regard de reconnaissance.... La mort! Un autre jour, il crut voir passer une émotion dans les yeux du paralytique.... Ce fut si rapide! Et pourtant, le médecin en resta troublé, remué jusqu'au fond de l'âme, avec cette impression singulière qu'on aurait d'avoir pénétré les mystères qui se dérobaient dans l'au delà. Il avait dit, dans l'espérance d'évoquer cette insensibilité:

— La mort de votre femme me paraît inexplicable.... A moi qui elle avait en soin d'avertir, la veille même, par un mot élogieux, qu'elle n'aurait plus besoin de personne le lendemain.... Cette mort fut donc un suicide?... Madame de Croix-Vitré s'est donc tuée devant vous, après avoir décidé qu'il en serait ainsi?... Pourquoi?... Pour acceller, par la mort, les dernières paroles tombées de ses lèvres.... afin que vous, qui n'avez plus foi en elle de son vivant, vous fussiez forcé de la croire, quand elle ne serait plus?... Et ce remords a fait de vous le cadavre que j'ai devant moi?... C'est alors qu'il crut voir les yeux du malade s'attendrir, se mouiller.... résister pendant la centième partie d'une seconde à un désespoir sans borne.... — Est-ce vrai? Ne me saiez je pas trompé? — Déjà les yeux étaient redevenus sans lumière, troubles comme des yeux de mort.... La grave maladie de Rose-Lison avait ramené souvent le docteur à la maison de la Mare-A-l'Éau. Et lorsque Lison fut hors de danger, Christian continua ses visites, bien qu'elle fût souvent devenue insensible. Il les continuait quand vers les Dornak non

point par l'habitude, non point seulement par l'intérêt que lui inspirait la situation si intéressante et si dramatique de la jeune fille, mais posée dès les premiers temps et sans qu'il y prit garde, par un sentiment très tendre qui n'était ni la pitié, ni l'amitié, qui était mieux.... Mais il aimait avec une sorte de tristesse, presque avec une sorte de effroi. On apprendra bientôt, de quelle nature étaient les impressions si diverses qui se combattaient en lui. Toutes les fois que quelque visite à un malade des environs l'amenait à passer, avec sa voiture, sur la route qui bordait la forêt d'Héval, il ne manquait pas de faire un détour. Il arrivait son cheval devant la maison des Dornak, entrant, causait. Lorsque Lison était là, il ne pouvait plus s'en aller, trouvant tous les prétextes du monde pour s'attarder. Lorsque Lison était absente, il trouvait d'autres prétextes pour l'attendre, afin de ne point partir sans l'avoir vue, sans lui avoir parlé. Une fois, le soir, Dornak dit à sa femme, en bourrant sa pipe: — J'espère bien que voilà des visites qu'il ne nous fera pas payer, le docteur? Dornak et Louise échangèrent un sourire d'attente. Ciboulot, lui, n'avait pas compris. Il ne se doutait pas encore de

la vérité. — Et pourquoi ne les lui payerait-on pas? interrogea-t-il. — Mais, il n'y a plus personne de malade, chez nous.... — Bon fait, de malade, il n'y a plus que lui, et ça le tient au cœur.... Ciboulot entrevit l'allusion. Il sentit quelque chose de très doux, de bon, qui l'étreignait à la gorge. Et son regard s'arrêta, effaré, sur Rose-Lison qui dressait la table. Mais Rose-Lison resta indifférente, soit qu'elle n'eût rien entendu de ce qu'on avait dit, soit qu'elle n'eût rien voulu comprendre. Alors, Ciboulot sortit, et le vit s'éloigner à grands pas, puis prendre sa course vers les bois et on fut très inquiet, car il ne rentra que très tard dans la nuit, harassé, en désordre. — Mais qu'est-ce donc, mon Henriot? demanda la mère, alarmée. — J'ai eu une douleur là, dit-il en appuyant la main sur son côté gauche. — Et maintenant, c'est passé? — Oui, mère, oui, c'est passé.... à force de courir, dans les odeurs de sapin.... dans les génets, dans l'humidité, ça m'a guéri.... On vit bien, pourtant, qu'il n'était plus comme à son ordinaire. Il devint distrait, préoccupé, triste. Il en oubliait de manger. Et le soir, à la veillée, quand il ouvrait ses livres, c'était par un reste d'habitude, car

on le voyait absorbé sur la même page pendant des heures entières. Il pensait à autre chose. Son âme était très lointain, vagabondant parmi des mondes imaginaires. Et il faut croire que dans ces mondes-là, Ciboulot ne trouvait pas le bonheur, car il finissait par fermer brusquement son livre et s'en allait hors de la maison, pour qu'on ne surprit pas les larmes qui montaient à ses yeux et roulaient sous ses paupières. Seulement, comme le soupçon d'un grand malheur était entré en lui, il ne cessa plus de surveiller Rose-Lison, et quand Christian Fonteuailles, apparaissait, il n'était plus un regard, une parole, même une inflexion de voix, même un silence qui ne fût noté, retenu, examiné par le pauvre garçon. Rose-Lison ne s'apercevait de rien. Christian ne passait plus de semaine sans venir deux ou trois fois. Alors que Lison avait recouvré sa pleine santé, il s'inquiétait d'elle quand même. Il lui prenait la main, tâta le pouls. — Il faut encore des précautions, disait-il.... Ne nous endormons pas.... Puis, pour calmer les inquiétudes de Dornak sur tant de visites dont les honneurs finiraient bien par être présentés, il lui dit en riant: — Je viens en ami.... Je ne fais jamais payer les pauvres....

Dès lors, Dornak et sa femme furent tranquillisés. Le médecin les honora de son amitié et même de son intimité. Cela les flattait, bien qu'avec leur besoin de paysans ils eussent depuis longtemps deviné le but de ces visites. A plusieurs reprises, il arriva naturellement que Christian se trouvait seul avec la jeune fille — seul, du moins il le croyait.... Le jeune homme pressait plaisir à la voir aller et venir autour de lui et il essayait de surprendre chez elle quelque émotion qu'elle eût éprouvée de se trouver ainsi en tête-à-tête avec lui. Mais Rose ne paraissait nullement troublée. Elle vaquait à ses petites affaires de ménage avec ses soins habituels, supplantant Louise Dornak, qui commençait à devenir un peu lourde et prenant pour elle, vaillante, la plupart des travaux fatigants. Il n'osait pas lui laisser voir qu'il connaissait son secret.... Son devoir, au contraire, était de lui cacher. Mais comme Lison ignorait que ce secret fût connu du docteur, c'était, de ce fait un avantage qu'il possédait sur elle. Toutes les paroles qu'il lui disait, lui étaient inspirées par la connaissance qu'il avait de la naissance de Rose, alors que toutes les réponses qu'elle faisait ne venaient, chez elle, que de la certitude où elle était de ne jamais sortir de sa position présente.

— Vous voici remise, Lison, et plus jolie que jamais.... — Oh! jolie, monsieur le docteur.... dit-elle en riant. Vous me voyez avec des yeux indulgents.... — Mais si.... très jolie, Lison.... car vous ne devez pas ignorer comment l'on vous surpasse, affectueusement, dans le pays.... — Comment, monsieur le docteur?... — On vous appelle la Beauté du diable.... — Et pourquoi cela, s'il vous plaît?... — Parce que vous êtes un danger pour la paix publique, dit-il en souriant. Elle rougit. Mais quelle est la fille à laquelle un compliment ne fait pas plaisir. Cependant elle répliquait: — J'ai entendu cela, parfois, sur mon passage, en effet. — Vous voyez bien. — Mais je sais aussi qu'il n'y a pas qu'à moi qu'on a donné ce surnom.... Et c'est mieux mérité.... Je veux parler de Germaine Marberon.... — La meunière! dit le docteur. — Oui. Christian avait paru se troubler, à ce nom. Il se remit promptement. Avait-elle mis quelque intention en jetant ainsi entre eux l'image violente de la jeune fille? Ou bien, était-ce hasard, simplement? La nuit de dimanche prochain.